

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XV. Lady Grandison. Suite.

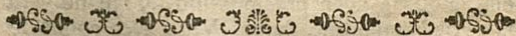
urn:nbn:de:gbv:45:1-2107

nera pas? Peut-on dire qu'un homme connoît le véritable amour quand il ne préfère pas le bonheur de l'objet aimé au sien propre? quand il peut, en un mot, croire qu'il pourra être heureux, quand même la personne, qu'il fait profession d'aimer, sera malheureuse? Dieu soit loué de ce qu'un si triste sort n'est pas échu en partage à

Votre

HARRIET GRANDISON.

Je suis charmée, ma chère Lady G. de ce que vous êtes retournée au quarré de Grosvenor. Soyez tranquille, soyez patiente, ma Charlotte. Nous aurons, j'espère, plusieurs jours heureux ensemble à Grandison, & au quarré de Grosvenor; par tout où nous serons. Vous êtes une chère créature bien agitée!... mais pas la moitié aussi pétulante, j'espère, dans votre conduite que dans votre Lettre. Ne pensons à rien d'affligeant, ma chère Charlotte, qu'à la malheureuse situation de la pauvre Clémentine. Et joignons nos prières pour son bonheur.



L E T T R E X V.

Lady GRANDISON. *Suite.*

Samedi matin, 3. *Février.*

J'ai eu une autre conversation avec Emilie. Elle a été plus triste & plus grave qu'à l'ordinaire, depuis la dernière dont je vous ai rendu compte.

Sa

Sa fille de chambre, Anne, avoit parlé à Sally du changement d'humeur de sa jeune maîtresse. Elle ne savoit comment la contenter, dit-elle. D'une des meilleures Dames du monde, elle étoit devenue une des plus grondeuses, & elle avoit pris la liberté de lui dire qu'il falloit qu'elle quittât son service, s'il étoit si difficile de la contenter.

Quittez donc; ç'avoit été sa réponse. Je ne veux pas être menacée par vous, Anne. Vous semblez avoir découvert que vous m'êtes fort nécessaire. Partez, Anne, aussitôt que vous le voudrez. Je ne veux pas être menacée, Anne. Il y a assez de choses qui me tourmentent, sans que vous m'inquietiez encore.

Cette honnête fille, qui l'aime tendrement, qui a été avec elle depuis l'âge de sept ans, & qui étoit fort aprouvée par son Père pour sa fidélité & sa bonne conduite, fondit en larmes, & voulut d'une manière douce & humble lui faire des représentations. Je vous conjure, Mademoiselle, dit-elle, de me permettre un ou deux mots de très-humbles représentations. Mais elle la quitta avec précipitation... Je ne veux pas vous entendre, Anne. Vous avez commencé par le mauvais bout. Vous auriez dû commencer par les représentations, & non par des menaces. Et allant dans son cabinet, elle s'y enferma.

J'avois compassion de cette chère fille. Je ne savois que trop comment expliquer son changement d'humeur. Tant de bonté dans son tuteur, en augmentant sa gratitude, augmentoit son amour. Ne sai-je pas combien cela arrive ai-
fé.

sément. Cependant, pensois-je, cela lui déchireroit le cœur s'il prenoit un air réservé... Je ne voudrois pas pour l'amour d'elle qu'il s'imaginât qu'il est nécessaire de changer de conduite avec elle. Et en effet quand il seroit plus réservé, à quoi cela serviroit-il? Un si honnête homme, une bonté si uniforme! La pauvre Emilie devoit l'absoudre, & se condamner elle-même; & cela ne guériroit pas son mal.

Sally proposa à Anne de m'informer de ce qui s'étoit passé: mais cette bonne fille la pria de n'en rien faire. Sa jeune maîtresse étoit si jalouse, dit-elle, de son autorité, comme une jeune Dame, qu'elle ne lui pardonneroit jamais, si elle venoit à savoir qu'elle eût fait ses plaintes à ma tante ou à moi. Et se plaindre sans probabilité de succès, remarquoit cette prudente fille, cela exposerait sa chère maîtresse, au lieu que peut-être le mal présent pouvoit se guérir, par le tems, l'affiduité, la patience.

Il étoit nécessaire de vous dire cela d'avance.

Sir Charles, mon oncle, & Mr. Deane étant sortis le matin d'assez bonne heure pour aller déjeuner chez sir William Turner; & ma tante & Lucy s'étant retirées après le déjeuner, pour écrire; & moi dans mon cabinet, dans le même dessein, Emilie vint, & heurta à la porte. Je l'ouvris sur le champ.

Je vous interromps, Madame ... Non, ma chère.

J'avois remarqué à souper le soir précédent, & le matin au déjeuner, qu'elle avoit pleuré, quoique personne autre n'y eût pris garde; car les avis que m'avoit donnés Sally en particulier,
me

me rendoient plus attentive à ses mouvemens.

Je pris sa main, & voulois la faire placer auprès de moi ... Non, Madame, dit-elle, laissez-moi debout. Je ne suis pas digne de m'asseoir en votre présence.

Ses yeux étoient humides; mais comme elle essayoit en les clignant de disperser ses larmes, je ne voulus pas y faire assez d'attention pour les faire couler, si elle pouvoit les dissiper. Cependant je crois que les miens étoient mouillés par sympathie.

En ma présence, mon Emilie! mon amie! Pourquoi, pourquoi cela.

Je me levai; votre sœur ainée, ma chère, ne s'assied pas, pendant que la cadette est debout.

Elle jetta ses bras autour de moi; & ses larmes coulèrent ... Cette bonté, cette bonté me tue! ... Je suis, je suis la plus malheureuse créature! ... Malheureuse par l'accomplissement de mon souhait! ... O que ne me traitez-vous sévèrement! Je ne puis, je ne puis me supporter moi-même, au milieu des preuves que je reçois à chaque instant de votre bonté!

D'où vient cela, ma très-chère Emilie? J'aime mon Emilie; & je serois ingrate, & insensible au mérite de ma chère sœur, si je ne faisois tout ce qui est en mon pouvoir pour la rendre heureuse. Que puis-je faire pour elle qui ne lui soit dû?

Elle se déroba de mes bras, retirant les siens... Laissez-moi, laissez-moi m'en aller, Madame! ... Elle courut dans l'appartement voisin. Je l'y suivis; & prenant sa main, ne me laissez pas, lui dis-je, dans cette perplexité, mon Emilie! Je

Je ne puis vous quitter : si vous aimez votre Harriet, comme elle aime son Emilie, vous me fournirez les moyens de soulager les peines de la plus innocente, & de la plus aimable des ames. Ouvrez moi votre cœur, ma chère.

O Lady Grandison! La digne Epouse du meilleur des hommes, vous devez me haïr!

Ma très-chère Emilie!

En vérité, vous le devez.

Asseyons-nous sur ce sofa, si vous ne voulez pas retourner dans mon cabinet.

Je m'assis; elle se plaça à côté de moi, appuyant son visage en feu sur mon épaule. Je mis un bras autour de son col; & de l'autre main je pris une des siennes. A présent, ma chère, je vous conjure, au nom de notre amitié, amitié plus que fraternelle, ouvrez moi votre cœur; & renoncez moi, s'il est en mon pouvoir de guérir les blessures de votre cœur, & que je n'y verse pas le baume de l'amitié la plus tendre.

Que puis-je vous dire? ... Hier, ma très-chère Lady Grandison, je reçus la réponse à un cas que j'avois proposé au Docteur Bartlet, d'une jeune créature, qui ... Je ne puis vous le dire. ...

Elle pleuroit; levoit la tête; s'effuyoit les yeux; apuya encoré son visage sur mon épaule; je mis encore mon bras autour de son col ...

Votre cas, mon amour?

Ah Madame! *Mon cas* ... *Mon cas*, dites-vous!

Je ne vous demandois, ma chère, comme *vo-*
tre cas, aucun autre que celui que vous avez
proposé au Docteur Bartlet.

Ne

Ne vous a-t-il pas dit, Madame? ...

En vérité il ne m'a point dit que vous l'aïez consulté.

J'aurois mieux fait de vous le dire moi-même. Je crains qu'il ne devine qui est la jeune fille. O la pauvre ruse! ... Je suis une foible, imbecille créature! ... Certainement il devine...

Puis-je voir le cas, mon amour? ... Puis-je voir la réponse?

J'ai brûlé l'un & l'autre! ... Dans un accès de colère, contre moi-même, de ce que je m'exposois moi-même, (car certainement il devine qui est la jeune fille) je les ai jetté au feu.

Mais vous pouvez me dire le cas. Vous pouvez me dire la substance de la réponse.

Comment le puis-je? Vous de toutes les femmes! ... Vous, Madame, que j'aime plus que toutes les femmes; mais qui devez me haïr, me mépriser!

Confiez moi votre secret, mon amour. Jamais, sans votre permission, il ne sortira de mon fidèle sein, si c'est un secret que je ne devine pas déjà.

Elle frémit ... Que vous devinez, Madame!

Ne frémissiez pas de ce que je dis, mon amour.

O vous ne pouvez, vous ne pouvez l'avoir deviné; si cela étoit, ...

Quoi, si cela étoit?

Alors vous banniriez de votre présence, l'odieuse Emilie: alors vous engageriez mon tuteur à me renoncer.

Vous dirai-je, ma chère, ce que je devine?

Dites moi le donc tout bas, dit-elle en mettant autour de moi la main que je ne tenois pas; mais dites moi le si bas que je ne puisse l'entendre.

Vous

Vous aimez votre tuteur, mon Emilie! ... Il vous aime!

Oh Madame!

Il vous aimera toujours; & je vous aimerai aussi.

Bannissez la criminelle de votre présence, pour toujours! dit-elle en se levant, & cependant mettant encore son visage sur mon épaule ... & collant ses bras autour de moi, cachez moi, cachez moi à moi-même.

Il n'en est pas besoin, ma chère. Tout le monde aime votre tuteur. Vous ne pouvez l'aimer qu'innocemment. Votre amour est fondé sur la reconnoissance. Le mien l'étoit de même. Ne fais-je pas ce que je dois accorder pour mon Emilie?

Vous bannirez la crainte de mon cœur, Madame, par cette bonté pour moi. Je trouve que je puis vous avouer, à vous, toute ma faiblesse, toute ma folie, & d'autant plus que je me ferai par là un droit sur vos avis. Je voulois le faire; mais je craignois que vous ne me haïssez. En pareille circonstance, je doute que je fusse aussi généreuse que vous. O que je voudrois n'avoir pas proposé mon cas au Docteur!

Le Docteur, ma chère, est la bonté-même, il gardera votre secret...

Et n'en dira rien à mon tuteur, Madame? Ce seroit pis que la mort pour moi, si mon tuteur se désoit de moi. Il haïroit la pauvre Emilie, quand même vous ne la haïriez pas.

Il n'en saura jamais rien, ma chère. Vous avez déjà engagé le Docteur au secret, sans doute. Oui, Madame.

Il gardera inviolablement votre secret, ne craignez

gnez rien ; sur-tout puisque votre charmante ingénuité avec moi, nous aidera, vous & moi, mon amour, à trouver des expédiens, qui assurent également votre honneur, & l'estime de votre tuteur pour vous.

Voilà le point, Madame.

Ouvrez moi donc votre cœur innocent, ma chère. Regardez moi comme votre amie, comme votre sœur, comme si je n'étois pas l'heureuse Épouse de votre bien aimé tuteur.

Je le ferai ... Je ne me suis point défiée de moi, Madame, jusqu'après la solemnité qui vous a uni avec mon tuteur. Alors je commençai à n'être pas à mon aise avec moi-même, & d'autant moins que je voulois me cacher moi-même à moi-même, pour ainsi dire; car je craignois de regarder dans mon propre cœur. Pourquoi cela, pensois-je. Ne suis-je pas une fille innocente? Qu'est-ce que je souhaite? Qu'est-ce que je puis espérer? N'aimé-je pas Lady Grandison? Oûi. Cependant de tems en tems... Ne me haïssez pas, Madame! Je vous révélerai tout mon cœur, toute ma foiblesse.

Continuez, mon Emilie. C'est en effet une preuve de votre confiance en moi. Quel honneur ma chère sœur cadette ne fait-elle pas à sa sœur aînée!

Cependant de tems en tems, quelque chose, comme l'envie, je pensois, s'élevoit dans mon cœur. Et pouvez-vous vous empêcher de changer de visage, quand je vous parle d'envie?

Si j'en changeois, ce seroit par compassion & par amour pour mon Emilie. Vous ne savez pas, ma chère, combien mon cœur est sensible à cette charmante confiance.

Dieu

Dieu benisse ce cher cœur!... Jamais il n'y eut un cœur comme le vôtre. Eh bien, mais je continuerai, s'il vous plaît.

Où, ma chère.

Voilà, pensai-je, une fois que j'étois résoluë de me rendre compte à moi-même, j'ai demandé la faveur de demeurer avec mon tuteur, & son Epouse, quand ils seroient mariés. Et que prétendois-je par là? Rien que d'innocent, croyez moi. Eh bien on m'accorde ma requête! Il me sembloit qu'il ne me manquoit que cela pour me rendre heureuse. Mais, me dis-je à moi-même, suis-je heureuse? Non. Aimé-je moins mon tuteur? Non. Aimé-je davantage Lady Grandison pour cette faveur? Je l'admire davantage, il me semble; & je suis bien reconnoissante de sa bonté pour moi: mais je ne sai ce que c'est... il me semble, quoique je l'aime chèrement, que je serois bien aisé quelquefois de ne pas l'aimer tout-à-fait autant. Ingrate Emilie! Et je me suis grondée sévèrement. Surement, la pitié, Madame, est proche parente de l'amour; car pendant que vous étiez encore en suspens, il me sembloit que je vous aimois plus que moi-même: mais quand vous avez été heureuse, & qu'il n'y avoit plus de lieu à la pitié, misérable que j'étois! il me sembloit quelquefois que j'aurois voulu vous abaisser... Ne me haïssez-vous pas à présent?

Non, non, mon Emilie, ma pitié, comme vous dites, accroît mon amour pour vous. Continuez, mon enfant, votre cœur est le pur livre de la nature, passez à un autre feuillet.

Tom. VII.

F

Comp.

Comptez sur la plus tendre indulgence. Je savois, avant que vous le fussiez vous-même, que vous aimiez votre tuteur.

Ayant que je le fusse moi-même! mais, ouï, cela peut être. Je continuai à raisonner ainsi en moi-même... „ Quoi, Emilie, peux-tu aimer „ ton tuteur davantage; & Lady Grandison „ avec toute sa bonté pour toi, pas davantage? „ Et peux-tu mêler l'envie avec l'admiration pour elle? Ah sotte, & plus que sotte „ te fille, à quoi cela peut-il aboutir?... Dieu „ ait pitié de moi! si je me laisse aller ainsi, „ ne serai-je pas la plus ingrate des créatures? „ Au lieu de l'amour de mon tuteur, n'encourrai-je pas sa haine? Tout le monde ne me „ méprisera-t-il pas?... Et où cela s'arrêtera-t-il?“... Cependant je cherchai à m'excuser; car je savois que je n'avois point de basses intentions: je savois que je souhaitois seulement que mon tuteur m'aimât, & qu'il me fût permis de l'aimer. Mais quoi! pensai-je enfin, puis-je me permettre à moi-même d'aimer un homme marié, le mari de mon amie? Et quelquefois je tremblois à cette pensée; car je regardois en arrière; & je me disois à moi-même, „ aurois-tu voulu, Emilie, il y a une „ année, te pardonner d'avoir fait tout le chemin que tu as parcouru à présent?“ Non répondois-je à ma question. „ N'est-ce pas un „ bel avertissement de ce qui peut être dans une „ année d'ici?“... Ainsi, je proposai le cas au Docteur Bartlet, comme de trois personnes de la connoissance d'Anne, deux jeunes femmes, & un jeune homme, vivans dans la même mai-
son.

son. Le jeune homme lié à une des jeunes femmes, l'autre le sachant; & quoiqu'incapable d'une pensée criminelle, trouvant cependant un accroissement d'estime pour le jeune homme; quoiqu'elle aimât tendrement son amie, elle commençoit à craindre que son cœur ne fût pas tout-à-fait comme il devoit être: que conseil-leroit-il en ce cas, demandois-je, comme pour l'amie d'Anne?

Et quel a été l'avis du Docteur, ma chère?

J'étois une sotte créature, de lui proposer ce cas. Comme j'ai dit, sûrement il devine. Si vous l'avez pu, Madame, sans qu'on vous proposât un tel cas, certainement il ne peut qu'avoir deviné. Nous autres petites filles, nous pensons que si nous mettons la main devant nos yeux, personne ne nous voit. En un mot le Docteur a prononcé que cet accroissement d'estime étoit un commencement d'amour; que la conséquence en seroit, avec le tems, que la jeune femme tâcheroit de supplanter son amie; quoique vraisemblablement à présent, elle pût frémir à cette idée. Il m'a chargé de dire à Anne d'avertir son amie du danger. Il a dit qu'elle pourroit se mettre elle-même dans l'embarras, & sans gagner son but, rendre malheureux un couple, qui suivant la représentation que j'en faisois d'après Anne, méritoit d'être heureux. Et il a décidé, qu'absolument elle devoit quitter le couple uni; & pour son propre honneur, pour le repos de son cœur, s'éloigner d'eux autant qu'il seroit possible.

Croyez moi, Madame, je fus revoltée contre moi-même, je fus effrayée: je jettai les pa-

piers au feu; & depuis que je les ai lus, j'ai toujours été plus malheureuse qu'à l'ordinaire. Ma chère Lady Grandison, pensai-je alors, je vous ouvrirai mon cœur, si vous m'encouragez. Vous ferez instruite de ma folie, de ma foiblesse, un jour ou un autre... A présent, ma chère, ma bonne Lady Grandison, pardonnez moi: gardez mon secret; & conseillez moi ce que je dois faire.

Que puis-je vous conseiller, ma très-chère créature? Je vous aime; je vous aimerai toujours. J'aurai soin de votre honneur, comme du mien propre. Je tâcherai d'entretenir l'affection de votre tuteur pour vous.

J'espère, Madame, qu'il n'a jamais déviné la folie de la pauvre Emilie.

Il ne m'a jamais parlé de vous qu'avec amour, & avec tendresse.

Dieu soit loué!... mais dites, conseillez moi, Madame; mon cœur fera dans votre main; guidez-le comme il vous plaira.

Que vous proposez-vous vous-même, ma chère?

Je ne dois pas penser à demeurer avec vous à présent, Madame.

Pourquoi non? Vous me trouverez toujours votre vraie amie.

Mais je suis sûre, Madame, que l'avis du Docteur Bartlet à l'amie d'Anne, est bon. Je vous dis, Madame, que chaque jour, chaque heure du jour que je vois sa tendre conduite envers vous, que je le vois occupé à des actes de bienfaisance; que je vois tout le monde l'adorer, il faut que je l'admire davantage. Je vois que
je

je suis moins maîtresse de moi-même que je ne l'aurois cru possible. Et si petite fille comme je suis, j'ai si peu d'empire sur moi-même, si son mérite se montrant tous les jours devant moi avec un nouveau lustre, mes foibles yeux ne sont pas en état de soutenir l'éclat de sa gloire... O Madame! je dois fuir; j'y suis résolue, quoi qu'il m'en puisse coûter.

Que j'admirois, que je plaignois, que j'aimois cette chère créature! je colai mes deux bras autour d'elle, & la pressant contre mon sein... Que puis-je dire, mon Emilie? Que puis-je dire? Apprenez moi ce que vous voulez que je dise.

Vous êtes sage, Madame, vous avez un cœur sensible & généreux: ô que ne suis-je la moitié aussi bonne!... Donnez moi quelque conseil... Je vois la folie de mon souhait de vivre avec vous & mon tuteur.

Est-il donc nécessaire, ma chère, pour vous vaincre vous-même, que nous ne vivions pas ensemble?

Absolument; j'en suis convaincuë.

Supposez, ma chère, que vous allassiez à Londres, & que vous vous missiez sous la protection de Mademoiselle Grandison?

Quoi, Madame, encore dans la maison de mon tuteur?

J'espère que quelques semaines d'absence, à l'aide de la prudence dont vous avez donné des preuves éclairantes dans cette conversation, répondront à tous nos souhaits; puisque jamais, ma chère, vous n'avez dû avoir d'autre pensée que d'admirer, & respectueuse-

ment, les grandes qualités de votre tuteur.

J'ai découvert, à la vérité, que je n'ai jamais pu avoir d'esperance, d'être regardée de lui autrement que comme sa fille; & j'espère que j'ai fait la découverte à tems. Mais je ne dois pas être avec lui dans sa propre maison. Je ne dois pas être à portée de converser constamment avec lui.

Admirable discrétion! Aimable innocence!... Eh bien, suposez donc que vous prieiez Lady L. Lady G....

Ah non, non! cela ne feroit rien, non plus. Mon tuteur feroit le sujet continuel de nos conversations; & souvent, très-souvent, sa bonté fraternelle l'ameneroit chez elles; elles chez lui.

Charmante force d'esprit! Héroïque Emilie! Que je vous admire! Je vois que vous avez réfléchi attentivement sur la chose. Quelle est votre pensée?

Ne pouvez-vous pas la deviner?

Je fais ce que je voudrois... Mais vous devez parler la première.

Ne vous rappelez-vous pas ce que la vénérable M^e. Shirley me dit le jour de votre mariage, dans la sacristie?

Oui, ma très-chère Emilie! Et auriez-vous du penchant...

Serai-je requê, Madame, comme une seconde Harriet, dans votre famille? Ce feroit mon ambition de marcher sur vos traces dans la maison de Selby, & dans celle de Shirley; d'entendre parler de vous; de vous écrire; de me former sur les mêmes modèles que vous;
d'é-

d'être apellée par M^e. Shirley, par M^e. Selby, leur Emilie.

Que vous les charmerez tous, mon Emilie! Et s'il faut que nous nous séparions, que je féral charmée moi-même, en pensant que mon Emilie sera à mes très-chers parens, ce qu'étoit si heureusement leur Harriet!

Mais, Madame, vous chargerez-vous d'obtenir le consentement de mon tuteur?

- Je tâcherai de l'obtenir.
- Vous tâcherez! cela est donc fait. Il ne vous refusera rien. La bonne M^e. Shirley consentira-t-elle?

- Je n'en doute pas si votre tuteur y consent.
- Et M^e. Selby, Mr. Selby, voudront-ils être mon oncle & ma tante?

- Nous les consulterons: ils sont heureusement avec nous.

Mais, Madame, il y a une objection, une très-grande.

- Quelle est-elle, mon cœur.
- Votre cousin James Selby! Je le considérerai comme votre cousin, & comme le frère des deux Miss Selby: mais c'est tout.

Jamais, ma chère, je n'ai approuvé aucune idée de cette nature. Aucun de mes parens n'y pense: ils ne le souhaitent pas. Il a été découragé par tous ceux de sa famille, & de la mienne. Il se soumet.

Eh bien, Madame, si vous voulez donc en faire l'ouverture à Mr. & à M^e. Selby, & à M^e. Shirley, sans leur faire connoître que la pauvre fille fuit vers eux, comme dans un refuge contre elle-même; & si vous voulez faire enten-

dre à Lady L. Lady G. & à Mademoiselle E-
léonor Grandison, que je ne pense point à mé-
priser leur compagnie; alors j'accompagnerai Mr.
& Me. Selby, quand ils retourneront chez eux;
& je serai dans peu une fort heureuse fille, je
n'en doute pas. Mais souvenez-vous toujours,
Madame, qu'il faut que j'aime mon tuteur;
mais ce sera avec un amour qui en laissera à La-
dy Grandison une grande portion, la *plus gran-
de*, si je le puis. Et à présent, dit-elle, en co-
lant ses bras autour de mon col, que je vous
demande pardon de toutes les étranges choses
que j'ai dites. Mon cœur sera plus à son aise,
pour avoir trouvé une confidente, une confi-
dente cependant, comme aucune fille n'en a
jamais eue auparavant, ... mais dans cette preu-
ve de bonté, plus qu'égale à Mademoiselle Clé-
mentine elle-même; mille & mille remerci-
mens pour votre patience avec moi sur ce su-
jet! ... Dites encore, dites, ma chère Lady
Grandison, que vous ne haïssez pas la pauvre fil-
le qui a la vanité de vouloir imiter, vous, & Ma-
demoiselle Clémentine!

Je pleurois sur elle, de joie, de pitié, d'at-
tendrissement.

Ma chère Grand-Mère, n'aimerez-vous pas
Emilie plus que jamais? Voudrez-vous l'apel-
ler *votre* Emilie, & la regarder comme votre
Harriet?

Lady L. Lady G. excuserez-vous la préfe-
rence qu'elle donne à la tranquillité du Comté
de Northampton, sur le tumulte, & les plaisirs
bruyants de Londres, dans une si grande jeu-
nesse? ... *L'excuser!* Je suis sûre que vous trou-

verez

SIR CHARLES GRANDISON. 129

verez que la raison de sa préférence l'élève au dessus de la femme.

Lundi, 5. Fév.

J'ai déjà obtenu de mon oncle, de ma tante, & de Lucy, leur consentement empressé à la proposition d'Emilie. A sa prière, ils ont demandé l'approbation de sir Charles, comme une faveur. Il souhaita de la voir à cette occasion. Elle vint d'un air honteux, d'un pas mal assuré, les yeux baissés. Il prit sa main; ma bonne Emilie, dit-il, on m'a dit que vous souhaitiez de rendre à M^{re}. Shirley, à M^{re}. Selby, à Mr. Selby, une petite-fille, & une nièce que je leur ai volée. Ils sont charmés de votre proposition. Vous serez extrêmement heureuse sous leur protection. Il en coûtera à ma Harriet de se séparer de vous; mais pour l'amour d'eux aussi bien que de vous, elle y consentira de bon cœur. Et quoique nous n'en eussions pas besoin, ce sera un plaisir de plus, quand nous irons dans le Comté de Northampton... C'est par votre propre choix, ma chère?

Où, Monsieur; & j'espère qu'il me sera permis d'accompagner M^{re}. Selby.

Arrangez les choses entre vous, Mesdames. Je n'ai qu'une chose à ajouter. Vous avez une Mère, ma chère. Nous ne devons pas absolument décider, jusqu'à ce que nous aïons son consentement. Elle est bonne à présent: vous devez en faire compliment aussi à mes sœurs, & à leurs maris, & à ma tante Grandison: ils aiment tous ma pupille, & elle doit se conserver l'amour de tous les gens de mérite.

F 5

La



La chère fille fit une révérence; elle pleuroit... Vous êtes tout, ... tout bonté, Monsieur.

Si vous changez de sentiment, ma chère, ne craignez pas de le dire. Nous ferons tous notre affaire de nous rendre heureux les uns les autres. Vous serez toujours chère à ma Harriet. Voyez en attendant, s'il y a encore quelque autre chose en quoi je puisse vous obliger.

O Monsieur! il ne faut pas (elle courut à moi, & acheva sa phrase, dans mon sein, en pleurant) que vous soyiez trop bon pour moi!

Je baisai le front de la chère fille... Héroïque Emilie! lui dis-je tout bas, pour la confirmer dans son héroïsme.

Ainsi, ma très-chère Grand-Mère, cet article important est déjà réglé. Ma tante répond de votre approbation; & Lucy du plaisir que cette acquisition fera à Nancy, aux Miss Holles, & à tous nos autres parens & à nos connoissances. Mais comment pourrai-je me séparer d'elle?

Je suis curieuse de ce que sir Edward Beauchamp dira à cela... Il faut qu'il obtienne la permission de son cher ami pour aller avec nous à Shirley, & à Selby; ce qui arrivera, j'espère, deux fois l'année, au moins.

Mon oncle, ma tante, Lucy, Mr. Deane sont excessivement charmés de cette affaire. Qu'ils sont épris d'Emilie! elle d'eux! Cela leur donne des relations entre eux, qui, j'espère, produiront une amitié éternelle.

Ma tante & Lucy m'ont demandé, si je croyois que sir Charles n'eut rien découvert des sentimens de cette bonne fille pour lui; sincère, & sans déguisement comme elle l'a toujours été.

&

& ne s'étant point soupçonnée elle-même pendant quelque tems; & lui-même étant aussi pénétrant? Ce dont je suis sûr, dit Lucy, c'est qu'il auroit vu cela presque avec les yeux fermés, si quelque autre homme avoit été autant que lui l'objet de l'attention d'Emilie.

Si quelque chose, leur dis-je, pouvoit me faire croire qu'il l'a aperçu, ce seroit la facilité avec laquelle il a donné son consentement, & sans s'informer des motifs qu'elle a de nous quitter. Le cas est si délicat, continua-je, qu'il ne dira jamais, pas même à moi, ses pensées sur ce sujet, supposé qu'il en ait quelqu'une. Et pour moi, ce seroit en user moins délicatement avec mon Emilie, que les deux généreuses sœurs n'en ont usé avec moi, si je pensois seulement à le fonder sur un sujet si délicat.

En effet il n'y a jamais pu avoir un homme au monde, qui eût plus d'égards que lui pour ces délicatesses réelles de notre sexe, qui ne font pas de la pruderie.

Mr. Löwther est allé à Londres: il s'est rendu au désir qu'avoit sir Charles qu'il s'établît dans son voisinage. Il dit qu'il aime la campagne; qu'il n'a point d'attachement particulier pour aucun endroit; & il a fait un beau compliment à sir Charles à cette occasion. Je n'ai pas besoin de dire qu'il étoit juste.

Mon oncle & ma tante écrivent: Lucy a une autre longue Lettre presque prête. Je n'ai donc plus rien à dire à présent, sinon que je suis & serai toujours

Votre très-soumise

HARRIET GRANDISON.

F 6

Sir